

### LA MITIDJA DE L'ANTIQUITÉ A 1830

Les documents anciens relatifs à l'histoire de la Mitidja avant l'occupation française sont, il faut l'avouer, peu abondants, fragmentaires, souvent imprécis et ne permettent pas de reconstituer dans tous ses détails le passé de cette plaine.

Bien avant l'ère chrétienne, les Phéniciens se sont établis dans sa partie nord-est, près du cap Matifou, le Ras Tamendfoust des Indigènes, où ils ont fondé le comptoir de Rusguniæ (1). C'est à cet emplacement que l'empereur Auguste créa une colonie qui faisait face à celle d'Icosium (2); elle fut détruite par les Vandales après avoir pris un assez grand développement, si l'on en juge par l'importance de ses ruines (3). « Temend-

---

(1) Berbrugger a retrouvé dans les ruines de Rusguniæ une stèle d'une ressemblance parfaite avec les pierres tumulaires phéniciennes provenant de Portus Magus (Vieil Arzew). Le nom même de Rusguniæ (ras, rus = tête, cap) confirme d'ailleurs cette origine phénicienne. — Les instruments préhistoriques en quartz qu'on a retrouvés épars sur le sol au cap Matifou prouvent l'ancienneté de l'occupation de cette région.

Sur Rusguniæ, voir la brochure de Berbrugger sur la « Nécessité de coloniser le cap Matifou » (1845), ainsi que de nombreux articles du même auteur dans la *Revue Africaine*, en particulier t. I, p. 58; t. II, p. 415; t. IV, p. 36; t. XII, p. 236. — Chardon, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, p. 124-149. — Gsell, *Atlas archéologique*, f. 5.

(2) Elle est mentionnée par Pline sous le nom de Colonia Augusta Ruscaniæ (*Hist. Nat.*, I, V, 2).

(3) Le fait que Rusguniæ ait été érigé au IV<sup>e</sup> siècle en siège épiscopal ne prouve rien en faveur de son importance, car, dans

foust, dit le chérif Edrisi qui écrivait au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, est un beau port auprès d'une ville ruinée. Les murs d'enceinte sont presque entièrement renversés, la population peu nombreuse ; on dit que c'était autrefois une très grande ville et on y voit encore les restes d'anciennes constructions, des temples et des colonnades » (1).

Ces ruines furent utilisées dans la suite pour l'édification du fort octogonal de Matifou et comme matériaux de construction par les habitants d'Alger. « De ses pierres, déclare Léon l'Africain au début de XVI<sup>e</sup> siècle, furent relevées quasi toutes les murailles de la cité d'Alger » (2). A la fin du même siècle, Marmol fait la même constatation : « C'est une ancienne ville bâtie par les Romains... et qui a un port raisonnable où vont mouiller les vaisseaux d'Alger, car tout le reste de la côte est battu des vents et a de grandes baies bien dangereuses. Les Africains appellent cette ville Temendefus et Ptolémée la met à 18°30 minutes de longitude et à 32°45 minutes de latitude sous le nom de Rustone. Elle était en grande splendeur du temps des Romains ; les Goths la détruisirent depuis et la ville d'Alger s'est accrue de ses ruines » (3). Renaudot, dans son « Histoire d'Alger » atteste que cet emprunt de matériaux avait encore lieu au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il n'est pas étonnant qu'on ait découvert à Alger plusieurs documents épigraphiques provenant de Rusguniæ. Ce sont, notamment, une inscription sur marbre datant

---

l'église primitive, les évêques correspondaient aux curés de notre époque. Cet évêché existait encore au début du VII<sup>e</sup> siècle quand la ville fut occupée par une garnison byzantine (Diehl, *Afrique byzantine*, p. 262).

(1) Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 104. Lopez de Gomara (*Cronica de los Barbarrojas*, p. 107) parle également de « maisons, temples et aqueducs antiques qui sont nombreux, grands et beaux ».

(2) Léon l'Africain, t. III, p. 68 ; édition Schefer et Cordier, 1898.

(3) Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 409.

de l'époque byzantine « en mémoire de Flavius Ziparis, tribun du corps des Primani Felices Justinianenses » qui a été déposé en paix après avoir exercé le tribunat à Rusguniæ pendant 12 ans ; une autre, gravée en l'honneur d'un certain Lucius Fadius, qui fut retrouvée encadrée dans la voûte d'un magasin de la Pêcherie, ainsi conçue : « A Lucius Fadius, fils de Lucius (de la tribu) Quirina (surnommé) Rogatus, les décurions, les édiles, les duumvirs et les duumvirs quinquennaux de Rusguniæ ainsi que les citoyens de Rusguniæ, à cause de ses mérites et parce qu'il a fourni du froment et fait baisser son prix par une souscription » (1). « Il est intéressant de constater, d'après cette inscription, qu'à l'époque romaine comme de nos jours la récolte de céréales était quelquefois déficitaire par suite de la sécheresse. Renaudot dans son Histoire d'Alger (2), signale une troisième inscription apportée de Matifou à Alger ainsi que deux autres trouvées à Rusguniæ même.

Les fouilles faites à Rusguniæ de novembre 1899 à février 1900 par le lieutenant Chardon ont mis à jour des thermes, dont il reste une grande abside, une basilique chrétienne, un aqueduc venant de l'Est, de nombreuses sépultures antiques, une centaine de stèles votives représentant des personnages qui tiennent des offrandes, une statuette de jeune homme drapé, une statuette de bronze représentant Mercure. De nombreuses petites ruines ont été découvertes aux environs de Rusguniæ ; c'étaient probablement des fermes ou des villas.

L'occupation romaine ne s'est pas bornée à l'établissement d'une colonie sur la côte de la Mitidja ; de nombreux vestiges témoignent qu'elle a pénétré dans l'in-

---

(1) Une inscription, trouvée récemment au Cap Matifou, commémore aussi la générosité d'un citoyen qui, sous Marc Aurèle, a fait baisser le prix du blé.

(2) Renaudot, *Histoire d'Alger*, p. 12, et *Revue Africaine*, t. I, p. 58 et suiv

térieur de cette plaine (1). Dans la partie orientale, on a retrouvé une statue de femme en marbre dans une ruine située près du pont du Hamiz, les culées d'un pont antique sur cet oued, près du gué de Hadjira ; un autre pont sur le Bouïria, affluent du Hamiz ; quelques vestiges à l'haouch ben Daly Bey ; les restes d'une espèce de camp romain près de l'ancienne redoute de l'oued Boudouaou ; quelques ruines près du village de St-Pierre-St-Paul ; à peu de distance de l'ancien camp de l'Harrach plusieurs pierres tombales avec inscriptions, dont une seule est assez bien conservée ; à 1.200 mètres au nord du Fondouk les vestiges d'une petite construction romaine ; à 6 kil. au nord de ce village des restes de murs et de stèles funéraires dont l'une porte une inscription et l'autre un bas-relief (découverts en 1925 par le maire du Fondouk) ; à l'Aïn Khadra, près de Rivet, une source aménagée par les Romains qui avaient construit des bains. (On a découvert dans la même région, à l'haouch Cerkadji, près de Rovigo, une inscription libyque et une autre à un kilomètre à l'est de Maison-Carrée, sur la route allant au cap Matifou). (2).

---

(1) V. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie* (texte et cartes). Feuilles 1, 4, 5, 13 et 14.

(2) D'après Marmol, il y aurait eu près de l'embouchure de l'Harrach, à l'emplacement de Maison-Carrée, une ville de plus de 3.000 habitants, qu'il dénomme Sasa. « La ville de Sasa, que Ptolémée appelle Tipaso, est détruite et ses édifices se voient au levant d'Alger, sur les bords de la Méditerranée sard, à l'ouest de la cité de Métafuz (Matifou). Cette ville a été de plus de 3.000 habitants. Son emplacement était joint à la rivière qu'on appelle Huet el Harrax (Harrâch) ; quelques-uns prétendent qu'elle a été édifiée avant Alger par les anciens africains. Elle fut détruite ensuite par le peuple de Mozgane (Beni Mezar'anna ou Mezaghana) qui sont des gens plutôt basanés que blancs, ayant leur principale population en Lybie (contrée des oasis) d'où ils sont devenus puissants dans cette province d'Alger et en furent les maîtres avant que les Romains entrassent en Afrique. Ce sont des Berbers africains parlant une langue qu'ils appellent Mozgana ou Mozabia qui est au contraire et différente de celle que parlent les autres africains. Finalement cette cité est dé-

Dans la partie centrale de la Mitidja, les traces de l'occupation romaine se bornent à quelques tombes et à des fragments de mosaïques découverts à Oued-el-Alleug, à une borne milliaire trouvée à 3 kilomètres à l'ouest de Boufarik et à des restes de canaux en maçonnerie, découverts par les colons dans les premiers temps de la colonisation en pleine zone marécageuse, qui témoignent que les Romains n'avaient point négligé les travaux hydrauliques dans cette région.

Les vestiges romains sont plus importants dans la Mitidja occidentale. On a retrouvé à 500 mètres au sud-est du village de Mouzaïaville, à l'endroit appelé El Hadjeb par les Indigènes, les ruines d'un camp romain qui a été identifié avec Tanaramusa castra (1). Situé sur la route de Cæsarea (Cherchell) à la Mitidja, à proximité du débouché des vallées de la Chiffa et de l'oued Djer, il commandait une des portes du sud, celle de Médéa par le col de Mouzaïa. Son enceinte, ainsi que l'atteste une inscription (2), fut rebâtie sous l'empereur Constance. Le manque de crédits n'ayant pas permis d'entreprendre des fouilles méthodiques dans les débuts de la conquête, la forme de ce camp n'a pas été reconstituée ; les colons du voisinage étant venus dans la suite y chercher des pierres de construction ont fait disparaître plusieurs

---

truite et les écrivains disent qu'elle est plus ancienne qu'Alger et quelques-uns l'appellent le vieil Alger ». (*L'Afrique*, t. II, p. 220).

Mais, affirme Devoulx, Marmol n'est qu'un effronté plagiaire de Léon l'Africain qui, « prenant Alger pour Caesarea attribue la dénomination de Sasa, qu'il prend on ne sait où, aux ruines de Tipaza, changée par lui en Tipaso. Il le dit d'une manière formelle, catégorique, le doute n'est donc pas permis ». (*Revue Africaine*, t. XIX, p. 298).

(1) Voir les nombreux articles de Berbrugger dans la *Revue Africaine*, t. I, p. 52 et 305 ; t. V, p. 494 ; t. VI, p. 71 ; t. IX, p. 353 et suiv. — Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie césarienne*, p. 187-188. — Gsell situe Tanaramusa castra à Berroughia. V. *Revue Africaine*, p. 20 et suiv. ; *Atlas archéologique de l'Algérie*, f. 14.

(2) Corpus, 9282.

inscriptions, démoli plusieurs monuments, comme la porte du camp. Malgré ces regrettables destructions, un certain nombre de découvertes intéressantes ont pu être faites, en particulier deux épitaphes épiscopales trouvées dans une chapelle située à 250 mètres environ à l'est des ruines du camp, dont l'une porte qu'un évêque « éprouvé par plusieurs exils et reconnu pour un digne défenseur de la foi catholique a rempli les fonctions épiscopales pendant 18 ans 2 mois 12 jours, a été tué dans la guerre des Maures et inhumé le 6 des ides de mai de l'année provinciale 456 » (496 av. J.-C.) (1) ; plusieurs autres inscriptions mutilées, un bas-relief sculpté sur une pierre de très grande dimension représentant un oiseau entre deux phallus, une statue en marbre blanc de Bacchus, un dolium de grande capacité, une amphore haute de 1 m. 25 sur 0 m. 60 ; plusieurs objets variés, bague en or à chaton, style en ivoire, ceps en fer pour entrave des esclaves, lampe turibule en bronze, vases en terre avec leurs couvercles, lampes funéraires, 200 médailles, presque toutes en bronze, datant de l'époque comprise entre Constantin I et Honorius et deux bornes milliaires des règnes de Dèce et de Dioclétien, formées d'un monolithe de près de 2 mètres de haut, qui laissent supposer qu'une voie romaine reliait ce point à Rusguniæ soit par Boufarik, soit par le pied de l'Atlas.

Comme autres témoignages de l'occupation romaine dans la Mitidja occidentale, il y a lieu de signaler à 2.400 mètres à l'est du village de Marengo, sur la rive gauche de l'oued Moussa, un fût de colonne, un tombeau et les fondations de deux maisons ; à peu de distance au nord-est du village une inscription funéraire ; au lieu dit la Fontaine romaine une construction carrée en pierre de taille de 8 mètres de côté ; plusieurs petites ruines à l'est et au sud-est de la ferme Branthomme

---

(1) V. Mesnage, *Le Christianisme en Afrique* (*Revue Africaine*, 1913, p. 361 et suiv.), Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne, Maurétanie*, 1899).

ainsi qu'à 500 mètres à l'ouest de la ferme Durand (probablement d'anciennes exploitations agricoles) ; quelques vestiges d'habitations au nord d'Ameur-el-Aïn et d'El-Affroun ; une inscription chrétienne mentionnant des martyrs à Bourkika ; à Berbessa, les restes de conduits, d'une grande citerne, des sarcophages en pierre, des urnes cinéraires en argile, des lampes et des monnaies ; à Attatba, des silos carrés, bien cimentés, d'une conservation parfaite ; quelques vestiges peu importants dans l'ancien bois des Kharezzas ; dans l'ancien lac Halloula, quelques ruines, des puits en pierre de taille, des fûts et une base de colonne, un chapiteau corinthien ; ce qui prouve que ce lac n'existait pas ou du moins n'avait qu'une faible extension à l'époque romaine ; sa formation ou son extension n'a d'autre origine que l'incurie des Indigènes sous les dominations arabe et turque (1).

Que devint la Mitidja sous la domination arabe ? Au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, l'historien El Bekri déclare qu'elle « est riche en pâturages et en champs cultivés ; elle surpasse toutes les régions voisines par la quantité de lin qu'on y récolte ; on y remarque des sources d'eau vive et des moulins à eau » (2).

Edrisi, qui vivait au milieu du siècle suivant, parle, sans la nommer, d'une plaine qui entoure Alger où les Indigènes cultivent le blé et l'orge et surtout élèvent des bestiaux et des abeilles (3). A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, elle était, au dire de l'historien Ibn Khaldoun, « couverte de cultures et renfermait un grand nombre de villes et de villages » (4).

---

(1) On a même recueilli à l'emplacement de ce lac une hache polie au schiste. Cf. Pélagaud, *La préhistoire en Algérie*, Lyon, 1879.

(2) El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, 2<sup>e</sup> éd. de Slane, 1911.

(3) Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. et trad. Dozy et de Goeje, 1866.

(4) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. III, 313.

Mais elle fut dévastée, au commencement du siècle suivant, au cours des luttes qui éclatèrent entre Almohades et Almoravides, par Ibn Râniyâ, puis par son ennemi Mendil le Marrâwi, à tel point que « les foyers furent éteints et que le coq ne chanta plus ». Dans la suite, elle fut le théâtre des combats que se livrèrent les tribus voisines se disputant sa possession. Les Beni Toujin réussirent à s'en emparer et, après une longue période de luttes avec la tribu des Thaâlba, installée dans le Titteri, ils refoulèrent celle-ci vers le nord et la forcèrent à se cantonner dans la Mitidja. Les Mellîkich, qui occupaient alors cette plaine où ils faisaient figure de seigneurs indépendants contraignirent les Thaâlba à leur payer l'impôt ; mais s'étant fait battre, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, par les armées Mérinides, ils furent obligés d'affranchir leurs tributaires. En 1360, ces derniers prirent parti pour le prétendant abd el wâdide Abou Zaïyan qu'ils soutinrent dans les nombreuses tentatives qu'il fit pour renverser le sultan de Tlemcen, Abou Hammou. Bientôt leur cheik, Salem, dévoré d'ambition, s'érigea en seigneur indépendant et, par un habile stratagème, parvint à se débarrasser de son rival, l'émir d'Alger, Ibn Râlibn, dont il prit le titre. « Il s'empresse d'y proclamer Abou Zaïyan, le prétendant abd el wâdide. Cependant l'horizon du Maghreb s'obscurcit ; on apprend que le sultan mérinide a fait son entrée dans Tlemcen et se dispose à pousser plus loin sa conquête. Sâlem prend ses précautions ; il répudie son prétendant et reconnaît les B. Merin. Un nouveau retour de fortune rétablit Abou Hammou sur le trône de ses pères et fait sortir Abou Zaïyan de ses retraites. Le chef maquilien (1) reprend son attitude de rebelle et proclame de nouveau le prétendant. Mais ce mouvement avorté à son tour. Abou Zaïyan a pris le parti de se retirer. Sâlem croit prudent de rentrer en

---

(1) La tribu des Thaâlba était une fraction de celle des Ma'qil.



grâce et obtient son pardon. Il livrera Alger au fils d'Abou Hammou et gardera le commandement de sa tribu avec la charge de faire rentrer les impôts » (1). Mais ces volte-face continuelles lui furent finalement fatales ; après plusieurs nouveaux manquements à sa parole, Sâlem fut fait prisonnier par Abou Hammou, emmené à Tlemcen et tué à coups de lance en dehors de la ville. Plusieurs de ses parents subirent le même sort après avoir eu leurs biens confisqués. Désormais les Thaâlba furent soumis à l'impôt et perdirent leur indépendance.

Ils mirent près d'un siècle pour recouvrer leur puissance. Un des leurs redevint cheik de la Mitidja et émir d'Alger au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle ; ce fut Selim ben Et-Teumi (Salim Et-Toumy), qui appela à son secours contre les Espagnols le corsaire turc Barberousse. Celui-ci s'empressa d'accourir avec sa petite armée avec laquelle il s'empara de Cherchel ; puis, peu à peu, il confisqua le pouvoir du faible Selim qu'il fit étrangler et contraignit les habitants d'Alger à le reconnaître comme émir. Comme les Thaâlba protestaient contre l'assassinat de leur cheik, il marcha contre eux et les extermina, leur tuant 3.000 cavaliers.

La Mitidja ne paraît pas avoir beaucoup souffert de ces derniers événements politiques. « Les plaines qui l'entourent (Alger) sont fort belles, déclare Léon l'Africain au début du XVI<sup>e</sup> siècle, même une qu'on appelle Mettegia, laquelle contient de longueur environ quarante et cinq milles et trente en largeur, produisant un grain bon en toute perfection » (2). Elle allait passer pour trois siècles sous la domination turque.

Les nouveaux dominateurs s'appliquèrent à la mettre en valeur en attirant les tribus de la montagne par des concessions de terres. Les montagnards kabyles surent

---

(1) Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, 1913, p. 605-606).

(2) Léon l'Africain, *ouv. cité*, p. 70.

exploiter sa fertilité. « Au delà du Sahel, constate l'historien Haedo à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on découvre tout à coup les vastes et très fertiles campagnes de la Mitidja, que partage presque par moitié une belle et grande rivière, l'oued Harrach ; celle-ci a sa source au delà de la plaine ; elle alimente une grande quantité de moulins qu'Alger utilise pendant toute l'année. Des Turcs, des renégats et quelques Maures de la ville ont dans la Mitidja de belles fermes où ils sèment beaucoup de blé, d'orge, de fèves, de pois chiches, de lentilles, de melons, de concombres et de plantes potagères. Ils y élèvent en quantité des poules, des pigeons ; ils y nourrissent des bœufs, des vaches, des chevaux, des moutons ; ils y recueillent beaucoup de miel, y fabriquent du beurre, ils y recueillent chaque année beaucoup de soie » (1).

Elle était prospère aussi au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'au témoignage du voyageur Shaw elle suffisait presque à l'approvisionnement d'Alger. On y recueillait en abondance toutes espèces de grains, de riz, de légumes, de fruits, de chanvre, de henné (2).

Mais, dans la suite, ses habitants accablés d'impôts, soumis à de dures corvées, ruinés par de fréquentes razzias, ou bien l'abandonnèrent, ou bien n'y cultivèrent plus que ce qui leur était strictement indispensable pour leur subsistance propre. Ainsi s'explique la mauvaise renommée dont jouissait la plaine chez les Arabes eux-mêmes, qui déclaraient qu'une corneille ne pouvait y vivre ; ainsi s'explique l'état d'abandon dans lequel Venture de Paradis la trouva à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. « La plaine de la Métidgé, dit-il, est une superbe plaine de 10 lieues de long sur 2 lieues de large. Il s'en faut malheureusement beaucoup qu'elle soit toute cultivée ; elle est remplie de lacs et de terres en friche. Les gens d'Al-

---

(1) Haedo, *Topographie et Histoire générale d'Alger*, t. I, p. 74.

(2) Shaw, *Voyages*, trad. Mac Carthy, p. 290).

ger et le beylik y ont des métairies d'ici et de là où on voit une petite maison pour le maître et des cabanes de joncs pour les cultivateurs maures ; on appelle ces cabanes gourbis. Pour en défendre l'entrée au vent, on applique sur les côtés des bouses de vaches » (1).

On devine dans quel état nos troupes et nos colons trouvèrent la plaine en 1830, quels efforts et quel labeur auront à déployer les colons et l'administration pour la peupler et la mettre en valeur.

J. FRANC.



---

(1) *Venture de Paradis, Alger au XVIII<sup>e</sup> siècle (Revue Afric., t. 39, p. 270).*